

Le Goguettier

Louis-Agathe Berthaud

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LE GOGUETTIER

Les électeurs parisiens à 200 francs et au-dessus, les hommes d'ordre et de boutique ont entendu prononcer le nom du goguettier une ou deux fois au théâtre des Variétés, et ils savent, c'est-à-dire ils croient qu'il se nomme Loupeur ou Balochard. Pour eux, c'est l'ouvrier imprévoyant et viveur, hâbleur, conteur, gaudrioleur et mauvaise tête, allant boire à la barrière et dépenser en deux jours, le dimanche et le lundi, ses économies de toute la semaine ; c'est encore celui qui, sans sortir de Paris, use sa journée et les manches de sa chemise à rouler de cabaret en cabaret, se frottant à tous les murs et se brûlant l'estomac avec les compositions lithargineuses du marchand de vin. Hors de là, les Parisiens ne voient plus de goguettiers, mais déjà des goipeurs, déjà des vauriens, déjà des gens à tout faire, et devant lesquels il est prudent d'allonger le pas entre minuit et cinq heures du matin.

Les Parisiens ne connaissent pas les goguettiers.

Le goguettier est Parisien comme eux, né à Paris, élevé à Paris, joyeux et narquois comme tous les enfants du peuple de Paris, et brave comme un coq. Il est chansonnier, il aime la musique, les refrains bruyants, et c'est pour cela qu'il est goguettier. C'est d'ailleurs un ouvrier laborieux et honnête ; demandez à son patron, à son chef, à son logeur, à son gargotier, à tous ceux enfin qui ont eu avec lui quelques relations. Et si, d'aventure, il a démêlé quelque chose avec la police correctionnelle, ce qui arrive aux consciences les meilleures, assurément ç'a été des peccadilles, dont il n'a pas rougi, ni sa mère.

Le goguettier a des aïeux illustres ; il en a qui sont membres de l'Institut, députés, pairs de France, et qui dînent à la cour avec le Roi. MM. Dupaty, Eusèbe Salverte, Étienne et Ségur aîné, ont été goguettiers d'abord. Béranger, le seul homme littéraire de notre temps peut-être dont la postérité se préoccupera avec amour, notre poëte national Béranger aussi a été goguettier. Dans ce temps-là, il est vrai, les goguettiers avaient une autre dénomination : on les appelait Messieurs les membres du Caveau. Mais qu'importe une différence quelconque dans les mots, si, au fond, la chose est la même absolument ?

C'est dans le courant de l'année 1817 que l'on vit apparaître les premiers goguettiers. Quelques mois auparavant, l'invasion étrangère avait dispersé les membres du Caveau ; les échos du Rocher de Cancale étaient devenus sourds, et le peuple de Paris portait encore douloureusement le deuil de son empereur. Un despotisme prudent, parce qu'il avait peur, cherchait à comprimer, mais à bas bruit, la manifestation des regrets populaires ; il annonçait la liberté, mais il défendait de chanter la liberté. Cependant la chanson n'avait point abdiqué à Fontainebleau, et son empereur n'avait pas, comme l'autre, confié son destin à l'exécrable loyauté politique de l'Angleterre. Béranger était resté dans Paris. À toutes les fautes du gouvernement restauré, le poëte répondait par une satire énergique et railleuse ; et puis, de main en main et de bouche en bouche, on voyait alors et l'on entendait passer la satire triomphante. Comme au temps des Mazarinades, le peuple se consolait et se vengeait en chantant. Durant les premiers jours, ce fut dans l'ombre et à l'écart, le plus loin possible de messieurs de la police, que l'on chanta ; mais, peu à peu, le besoin de se réunir se fit sentir plus vivement ; on essaya quelques petits festins à la barrière, puis à Paris, un peu çà, un peu là. Les

souvenirs de la société du Caveau tourmentaient d'ailleurs les chansonniers du peuple, les épicuriens en vestes et en blouses ; et les goguettes furent organisées.

Dès l'année 1818, le nombre de ces réunions chantantes était incalculable. Aujourd'hui, il y en a une dans presque chaque rue de Paris. La société des Braillards, celle des Enfants de la Lyre, celle des Gamins, celle du Gigot, celle des Lyriques, celle des vrais Français, celle des Grognards, celle des Bons Enfants, celle des Amis de la Gloire, celle des Bergers de Syracuse, et quelques centaines d'autres encore existent depuis plus de vingt ans. Toutes ont fait la guerre à la restauration, et toutes avaient des soldats sous le feu des Suisses le 28 et 29 juillet 1830. C'est là un fait qu'il n'était pas inutile peut-être de constater. Parmi les goguettiers actuels, on cite les Épicuriens, mais surtout les Infernaux !

Les goguettiers se réunissent une fois par semaine, chez un marchand de vin, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit. La chambre qui leur sert de temple est d'ordinaire la plus grande de l'établissement. Elle est éclairée aux chandelles, quelquefois à l'huile. Une espèce d'estrade, destinée au président et aux dignitaires de l'assemblée, est établie un peu au-dessus du niveau des tables communes, à l'endroit le plus apparent de la salle. Cette estrade est couronnée de drapeaux tricolores arrangés en trophées, au milieu desquels, dans certaines goguettes, on aperçoit le buste du Roi, en plâtre blanc, mais bronzé par la fumée du tabac. Quelques noms de chansonniers, plus ou moins connus, inscrits en lettres d'or sur des cartons peints, sont attachés pour la cérémonie le long des murs. On y remarque aussi des devises encadrées dans des écussons, telles que celles-ci : « Hommage aux

visiteurs ! Respect au beau sexe ! Honneur aux arts ! etc., etc. » Enfin, n'étaient les tables rangées en file, et couvertes de nappes blanches et de bouteilles noires, la goguette représenterait assez fidèlement, au moins pour les yeux, les églises ambulantes du grand primat des Gaules, M. l'abbé Châtel.

Il y a environ trois cent goguettes à Paris, ayant chacune ses affiliés connus et ses visiteurs à peu près habituels. L'entrée de la goguette est libre ; les agents de la rue de Jérusalem y sont eux-mêmes reçus, soit qu'ils se présentent en costume officiel, soit qu'ils viennent habillés en bourgeois et marqués ou non de la croix d'honneur. Les tapageurs seuls sont exclus.

L'affilié de goguette ne possède pas d'autres droits que ceux du simple visiteur, seulement, lorsqu'on l'appelle pour chanter, on fait précéder son nom de celui de la goguette à laquelle il appartient, tandis que celui du visiteur est précédé du mot ami. Ainsi on appellera le Grognard Pierre, le Braillard Jacques, et l'on dira l'ami Jean, l'ami Paul. Il n'y a pas d'autre distinction entre les affiliés et les visiteurs. Deux goguettes seulement, celle des Bergers de Syracuse et celle des Infernaux, imposent à leur affiliés des noms en rapport avec le patronage sous lequel elles sont placées ; les Bergers empruntent ces noms aux églogues et aux bucoliques ; les Infernaux à l'enfer. La physionomie des goguettes est partout la même ou à peu près, excepté cependant chez les Infernaux. Le président ouvre la séance par un toast et les convives boivent avec lui, « à l'espoir que la gaieté la plus franche va régner dans l'enfer ! » On chante ensuite, chacun à son tour, et les refrains en chœur. Immédiatement après chaque chanson, le président de la goguette se lève, nomme à haute voix et l'auteur et le chanteur, et invite les goguettiers à applaudir, ce

qu'ils font toujours avec beaucoup d'effusion. Un nouveau toast est porté au moment de clore la séance, « à l'espoir de se revoir dans huit jours ! » et tout est dit. Chacun se lève alors et rentre chez soi.

Le goguettier est âgé de vingt à soixante ans. Jeune, il chante des chansons sérieuses et philosophiques ; vieux, il redit les charmantes gravelures de Désaugiers. Le jeune goguettier est souvent l'auteur de la chanson qu'il chante : alors, ce sont des aspirations ardentes et majestueuses vers un monde à venir, vers un monde meilleur, et l'on y trouve, parfois, des élans poétiques et inspirés véritablement beaux. Depuis quelque temps surtout, le jeune goguettier semble avoir pris à tâche la glorification du travail et la propagation des idées humanitaires les plus récentes. On dirait un apôtre prêchant son évangile, et c'est un apôtre en effet. Est-ce pour le vin qu'il vient à la goguette ? Non, car il boit de l'eau rougie. Mais voyez sa tête, si belle et si pâle, sous ses longs cheveux noirs ; voyez ses yeux remplis d'éclairs, écoutez avec quel accent de conviction profonde il répand autour de lui ses belles paroles et ses nobles chants. Il n'a qu'une blouse sur le corps, c'est vrai, mais regardez : et dites dans quel tableau de Raphaël ou de Michel-Ange vous avez vu un homme portant son manteau bleu avec plus de noblesse et de simplicité… Il n'y en a pas. Celui-ci vient seul à la goguette ; il s'assied dans un coin, le coin le plus obscur ; on ne le voit pas d'abord, mais quand il aura chanté, soyez-en sûr, on ne verra plus que lui.

Tous les jeunes goguettiers ne sont pas, à beaucoup près, aussi recommandables. Là, comme ailleurs, il y a des bons et des mauvais. Il y a, par exemple, d'excellents jeunes gens au fond, mais qui n'ont pu encore désapprendre les traditions paternelles. Pour

eux, la goguette est un champ libre où l'on peut tout dire, presque tout faire ; et ceux-là entonnent gaillardement des couplets à faire rougir la neige. Il y a là des femmes cependant ; il y a là des jeunes filles, bonnes et simples créatures qui chantent aussi à leur tour, et devant lesquelles il semble que la mémoire ne devrait être pleine que de chastetés : eh bien ! non, le goguettier libertin rit de leur embarras, et son triomphe grossier augmente à mesure que le rouge leur monte plus haut sur le front. Ceci est bien lâche assurément, mais ce n'est pas la faute de ces jeunes hommes. N'y a-t-il pas à côté d'eux un vieillard qui tout à l'heure a chanté pis qu'eux et leur a donné l'exemple ? Regardez bien : il sourit encore. C'est triste à dire, mais c'est vrai : il existe une espèce de vieillards qui, en toutes choses, ne connaissent pas de mesures ; leurs débauches sont impitoyables comme leurs austérités. Quand ils ne peuvent plus l'acheter ni la surprendre, il faut qu'ils crachent sur la pudeur ; c'est pour eux une satisfaction. Il faut qu'ils blessent, qu'ils égratignent, qu'ils se révèlent quelque part, et par quoi que ce soit, parce que, à leur avis, ce que l'on doit redouter avant tout, c'est de passer pour une négation. Lorsque ces petits monstres à cheveux blancs ou à crânes pelés ne peuvent enfin plus rien du geste ni de la voix, ils se consolent en maugréant et grommelant contre la corruption du siècle ; ils pleurent le temps où ils vivaient, où ils avaient toutes leurs dents, et cela dure ainsi jusqu'au jour où ils s'en vont et font place à d'autres, plus jeunes et meilleurs. Il y a entre ces hommes et quelques poitrinaires maussades une analogie cruelle ; les uns et les autres ne peuvent souffrir la vie nulle part ; la jeunesse fraîche et rose les attriste, et ils se détournent quelquefois pour aller écraser une fleur. Eh ! malheureux, passez donc votre chemin : il n'y a rien de commun entre vous et les fleurs.

Hâtons-nous de le dire, on rencontre à la goguette, et en fort grand nombre, de bons et honorables vieillards que l'âge n'a rendus ni jaloux ni méchants. Accueillis et fêtés par tous, ils savent que la couronne de cheveux blancs qu'ils portent sur la tête ne leur donne pas d'autre droit que celui d'être plus graves et meilleurs que tous. Aussi, chacun s'empresse autour d'eux ; on applaudit leurs chansons avec enthousiasme ; on met du sucre dans leurs verres ; et les jeunes qui sont placés à leur table éteignent leurs pipes et ne fument pas. C'est pour ceux-là probablement que Béranger a fait Bon Vieillard ; tant mieux ! Béranger seul pouvait comprendre ces belles natures d'hommes et les chanter.

Au fond, les goguettiers sont pour la plupart des Roger Bontemps. Les soucis ordinaires de la vie sont venus frapper à leur porte et très-souvent sans doute ; mais, en vrais goguettiers, ils ont répondu aux soucis : « On n'ouvre pas ! » et les soucis ont pris leur vol ailleurs.

Ce que le goguettier cherche principalement, ce n'est pas le vin, c'est la compagnie. Le vin qu'il boit est mauvais, les gens qu'il fréquente sont bons. Il n'y a pas d'endroit peut-être plus dépeuplé et plus solitaire, pour les travailleurs, que cette grande ville de Paris, où l'on compte un million d'âmes, et plus. Les riches, les oisifs, ont des réunions convenues, des fêtes, des bals, le bois de Boulogne et plusieurs théâtres ; ils jouent, ils chantent, ils s'enivrent ensemble, et tous les jours ; avant la fondation des goguettes, l'ouvrier vivait seul et ne voyait pas même l'ouvrier. Aujourd'hui, il existe entre les goguettiers, qui appartiennent pourtant à tous les corps d'état, une fraternité réelle et bien entendue. Ils s'aiment sincèrement, et ils s'entr'aident sans ostenta-

tion. On a vu des quêtes faites dans une goguette, au profit d'un goguettier malheureux ou malade, s'élever quelquefois jusqu'à 50 francs. Lorsque les besoins du nécessiteux sont plus grands et plus pressés, on tient une séance extraordinaire, à laquelle les goguettiers de tous les rites sont invités. L'entrée est libre et gratuite, comme toujours, mais il y a un bassin au seuil de la porte, et il est bien rare qu'il entre une seule personne, visiteur ou goguettier, sans mettre son offrande dans ce pauvre bassin. Alors, la recette monte souvent à 100 francs, et le goguettier bénéficiaire paye son loyer, dont il devait plusieurs termes, rachète des meubles, retire son matelas du Mont-de-Piété, et donne du pain à sa femme et à ses enfants.

Il y a environ deux ans que l'auteur de cet article fut introduit pour le première fois dans une goguette, aux Bergers de Syracuse. Il s'y trouvait, ce jour-là, une centaine de bergers et quinze à vingt bergères. Pas un geste, pas un mot mal à propos ne s'y fit remarquer, et la soirée s'écoula aussi paisiblement que dans le monde le plus élégant. C'étaient pourtant des ouvriers, pauvres braves gens que l'on dit si turbulents, si barbares encore. Ils avaient achevé leur pénible journée, et ils s'en étaient venus chanter à la goguette pour se reposer un peu. Ils buvaient en chantant, et l'ordre le plus riant régnait parmi eux. C'étaient des hommes en blouses, en vestes, aux mains dures, aux visages noircis par le travail et la sueur ; c'était la richesse et la force de Paris, les bras qui construisent, pétrissent le pain, travaillent l'or et la soie, bâtissent les églises, et qui, un jour de soleil, renversent les croix et font des révolutions ! Les bergères, comme on le pense bien, étaient aussi des ouvrières, laborieuses abeilles, se levant à l'aube du jour pour composer un miel qui ne leur appartiendra pas ; c'étaient des femmes habillées d'indienne et coiffées de bon-

nets ou de madras à dix-neuf sous ; pauvres femmes, jolies sans le savoir, bonnes et honnêtes par habitude ; charmantes créatures prédestinées comme les fleurs des champs, et condamnées à naître et à mourir pour le plaisir du riche, dans les buissons ; et tout cela, en vérité, ces hommes et ces femmes, avaient gardé entre eux, et malgré le vin et les chansons, une admirable réserve et une retenue vraiment décente !...

L'assemblée se sépara à onze heures et demie.

« Eh bien ! me demanda le berger Némorin, qui m'avait introduit, que pensez-vous de notre société ?

— Je pense, lui dis-je, que c'est ici que l'on devrait étudier le peuple ; on le connaîtrait mieux bientôt, et ceux qui ont peur de lui finiraient par l'aimer.

— Si vous voulez, ajouta Némorin, je vous conduirai samedi prochain chez les Infernaux.

— Volontiers.

— Il y a parmi eux, vous le verrez, des chansonniers et des poëtes remarquables, et qui ne seraient point déplacés sur une scène plus haute.

Nous convînmes d'un rendez-vous, le berger Némorin et moi, et après avoir bu un verre de vin sur le comptoir, et allumé nos cigares, nous nous quittâmes en nous disant : « À samedi ! »

Les Infernaux tenaient alors leur sabbat sous les piliers des Halles, chez un marchand de vin nommé Lacube. À sept heures du soir, c'est là que je retrouvai, comme nous en étions convenus, mon ami Némorin. Nous montâmes ensemble dans la chambre

destinée à ses camarades les démons, et située au premier étage. C'était une fort grande salle pouvant contenir environ trois cents personnes, attablées comme le peuple s'attable, c'est-à-dire coude à coude et presque l'un sur l'autre. L'estrade des autorités de l'endroit était à droite, élevée de quelques pieds au-dessus des tables ordinaires. Cent cinquante personnes environ étaient déjà réunies quand nous entrâmes. Une demi-heure plus tard, la chambrée était complète ; l'escalier tournant qui conduit dans la boutique était lui-même encombré, mais les chants ne commençaient pas encore. Je demandai la raison de ce retard à Némorin ; il me répondit qu'on attendait Lucifer et son grand chambellan. En même temps il me fit remarquer que le fauteuil du président était encore vide ainsi que la chaise placée immédiatement à droite de ce fauteuil.

« Comme vous ne connaissez pas les usages de l'enfer, poursuivit Némorin, vous ferez ce que je ferai, et les diables, j'en suis sûr, seront fort contents de vous. Ici, ce n'est pas comme aux Bergers de Syracuse, où il suffit de boire, de chanter et d'applaudir. Nous avons un culte particulier dont la langue ne vous est pas connue probablement, mais je vous l'expliquerai et vous en saurez tout de suite autant que moi.

— Mon ami Némorin, vous êtes un flatteur. Mais à propos, pourquoi parlez-vous de messieurs les diables à la première personne et au pluriel ?… Est-ce que par hasard vous seriez…

— Je suis le démon Kosby !

— Vous, le berger Némorin ?…

— Moi-même, je cumule, comme vous voyez. »

En ce moment, il se fit parmi les diables un frémissement à peu près pareil à celui que le vent produit en roulant sur de grands arbres. Toutes les pipes se retirèrent pour un instant des lèvres qui les pressaient, et l'on entendit passer de bouche en bouche un nom qui semblait attendu avec impatience, le nom de Lucifer !...

Lucifer, en effet, venait d'arriver. Il s'assit dans son fauteuil ; son chambellan pris place à côté de lui. Deux chandelles, deux carafes pleines d'eau et quatre bouteilles pleines de vin étaient rangées en ordre au-devant du trône infernal. Les tables destinées aux démons subalternes étaient garnies de même, à peu de chose près. Au bout de quelques minutes, Lucifer se leva. C'était un petit bon diable de cinq pieds un pouce environ, replet, dodu, bien nourri, au teint vermillonné, aux yeux vifs et fins. Il portait d'ailleurs des lunettes, mais ni queue ni cornes, et je remarquai très-distinctement qu'il avait comme tout le monde des ongles aux doigts et non des griffes. Quant à ses sujets, ils ressemblaient en tout point aux bergers de Syracuse et paraissaient fort contents de leur prince et de son gouvernement. Lucifer promena sur l'assemblée un regard magnétique et quelque peu phosphorescent.

« Attention ! » me dit Némorin.

Lucifer frappa sept coups sur la table placée devant lui.

« Les cornes à l'air ! » dit le chambellan.

C'était l'ordre de se découvrir. Quelques personnes qui avaient encore leur chapeau sur la tête s'empressèrent de l'ôter et de le placer, comme elles purent, aux clous plantés dans la muraille. Ceci fait, Lucifer daigna parler ainsi :

« Démons, démonesses, sorciers et sorcières, Lucifer vous annonce que le sabbat est commencé. Que chacun donc vide son chaudron, trousse son linceul, et batte avec moi le triple ban d'ouverture. »

Àl'instant, tous les verres furent vidés à la fois, les nappes relevées devant chaque convive, et l'air : Vive l'enfer où nous irons, battu à tour de bras et à coups de verres sur les tables de sapin. Pas une note n'avait été faussée ; Lucifer parut en éprouver une satisfaction profonde, et sa majesté infernale voulut bien en féliciter les concertants, qu'elle appela dans cette occasion : « Mes chers camarades ! » Lucifer ordonna ensuite de rebaisser les linceuls et de remplir de nouveau les chaudrons.

« Baissez votre nappe et remplissez votre verre, me dit à l'oreille mon ami Némorin-Kosby ; c'est l'ordre. »

Lucifer porta alors le toast que voici :

« Aux démons et démonesses qui font la gloire de notre enfer ! aux sorciers et surtout aux aimables sorcières qui veulent bien venir rôtir le balai avec nous ! À l'espoir que la gaieté la plus franche ne cessera jamais d'animer notre sabbat !… »

Tout le monde était debout, la tête nue, le verre à la main et n'attendant plus qu'un mot pour exécuter la volonté de Satan.

« Videz ! » cria-t-il.

Et encore une fois les verres furent vidés. Un nouveau ban fut battu, semblable au premier, et les chants commencèrent. Dès lors, et malgré la chaleur étouffante qui pesait sur cette immense réunion de démons et de sorciers, on songea beaucoup moins à boire qu'à écouter les chansons et à en répéter les refrains. Luci-

fer chanta le premier ; à tout seigneur tout honneur. Sa chanson était gaie, spirituelle, bien tournée, et je n'appris pas sans étonnement que l'auteur de cette charmante production était sa majesté elle-même. Lorsque Lucifer eut fini, il poussa dans l'air un sifflement aigu qu'il est impossible de traduire positivement, mais qui ne ressemblerait pas trop mal peut-être au bruit que feraient, poussées en fausset et les lèvres serrées, les lettres suivantes : trrrrrrrrrrrrrruuuuuu !

M. le chambellan bondit sur sa chaise, se leva d'un bloc, et s'écria avec entraînement : « À l'auteur, le chanteur, notre grand Lucifer !... Joignons les griffes ! ! ! »

Et une triple salve d'applaudissements éclata comme un tonnerre au milieu de la fumée du tabac.

M. le chambellan prit alors sur son bureau une liste des noms recueillis dans l'assemblée, et dit :

« La parole est, en premier, au démon Zéphon ; en second, au sorcier Philibert ; en troisième, au démon Melmoth. »

« Qu'est-ce qu'un sorcier ? demandai-je à mon camarade le démon Kosby.

— C'est un visiteur, me dit-il à voix basse. On désigne également par ce nom les chansonniers qui ne sont pas affiliés à l'enfer ; Béranger est appelé le grand sorcier. Il n'y a du reste aucune différence réelle entre les sorciers et les démons, et ceux-ci n'ont pas plus de privilèges que ceux-là. Comme vous voyez, ce n'est pas là une association, aux termes de la loi. Eh bien ! la police nous tourmente à chaque instant. Elle arrive souvent, habillée en sergents de ville, tantôt ici, tantôt ailleurs, et s'empare de ceux

d'entre nous qu'elle croit à sa convenance. On les met en prison, on les juge au bout de quatre ou cinq mois ; et, comme les affiliés ne sont presque jamais en majorité dans ces réunions, il arrive le plus souvent que ce sont de pauvres sorciers qui y venaient pour la première fois, que l'on a pris. On les acquitte, c'est vrai ; mais ils n'en ont pas moins été privés de leur liberté pendant plusieurs mois. Et tout cela, pourquoi ! Personne ne le sait.

— Vous chantez peut-être des chansons obscènes ?

— Tout le temps que l'on a chanté ces choses-là exclusivement, on nous a laissé en paix. Aujourd'hui que nous cherchons à donner à nos pensées une direction plus haute, on nous traque, on nous persécute, et on laisse faire les voleurs.

— Mais que chantez-vous donc, maintenant ?

— Écoutez le démon Zéphon, me dit Kosby ; vous comprendrez peut-être ce qui pour nous est encore une énigme, les incessantes tracasseries auxquelles nous sommes en butte. »

Zéphon était debout, la figure calme, inspirée et pénétrée profondément des paroles qu'il répétait. C'était une chanson contre l'institution du bourreau, et dont nous avons remarqué surtout le couplet suivant :

Ce criminel, hélas ! avant de l'être.
De sa raison déjà portait le deuil,
On lui devait une loge à Bicêtre ;
Clamart reçut ses débris sans cercueil.
Détruire un fou n'est plus qu'un acte infâme
Quand du délire on guérit le cerveau.

Changeons le juge en médecin de l'âme :
L'humanité crie : À bas le bourreau !

LES GOGUETTIERS

« Certes, ce sont là de belles paroles et de belles pensées ; c'est l'opinion de tous les gens honnêtes et d'esprit supérieur, c'est l'aspiration continuelle de toute sympathie vraiment humaine ; — Qu'est-ce que la police a donc vu dans ces nobles idées ? — La police n'a pas cherché à voir ; mais il faut un bourreau à la police pour tuer ses sergents de La Rochelle, et la police ne veut pas que l'on crie : à bas le bourreau ! — Voilà !

Lorsque Zéphon eut fini, des applaudissements énergiques partirent à la fois de toutes les mains, et recommencèrent avec plus de force encore au nom de l'auteur de ces graves strophes, un ancien démon, et maintenant le sorcier Alphonse Bésancenez.

Le sabbat dura jusqu'à minuit. Eh bien ! pendant cette longue soirée, on n'entendit, à quelques rares exceptions près, que des chants remplis de hautes pensées et de moralités sévères. Là, comme aux Bergers de Syracuse, il n'y eut pas le moindre tumulte, pas le plus petit désordre ; il n'y en a jamais. Les chansons décentes avaient été applaudies avec chaleur, les autres ne l'avaient pas été. On eût dit que c'était pour s'instruire et non pour se distraire que tous ces braves ouvriers s'étaient réunis.

Dans le courant de l'année 1839, la chaudière des Piliers des Halles, ne pouvant plus contenir les nombreux membres du sabbat, fut abandonnée. On se réunit, dès ce moment, rue de la Grande-Truanderie, chez un autre marchand de vin. Mais déjà, les démons et les sorciers n'étaient plus seulement des ouvriers ; à ceux-ci s'étaient joints des étudiants en droit, en médecine ;

chaque jour les réunions des goguettiers Infernaux devenaient plus considérables par le nombre et par le savoir ; la police alors a eu tout à fait peur. Un jugement du tribunal correctionnel de Paris, rendu au mois d'avril 1840, a aboli l'Enfer, et condamné deux ou trois démons qui étaient là, aux frais du procès et à la prison. À la vérité, les mêmes juges tolèrent les bals Chicard. O tempora ! o mores !

Les goguettiers ne ressemblent guère, il faut bien en convenir, à messieurs les membres du Caveau, et la pairie, probablement, ne s'ouvrira jamais pour eux, ni l'Institut, ni la Chambre des députés ; ceux-ci faisaient jabot et portaient le frac, les goguettiers lavent quelquefois leur chemise bleue, et ils n'ont qu'une blouse ou une redingote ; les membre du Caveau sablaient le champagne frappé, les goguettiers boivent du vin à douze sous le litre, et Dieu sait quel vin !... on en fait tant à Paris où il n'y a pas de vignes. Eh bien ! les goguettiers ne se plaignent pas ; ils ne sont ni jaloux, ni envieux ; ils chantent quand ils sont ensemble, et pour eux c'est assez de bonheur.

Chantez donc, bons goguettiers, pour vous aider à vivre, pour ne pas trouver trop mauvais le vin que l'on fait pour vous, trop cher le pain que vous achetez, trop rude votre rude travail. Chantez, ô mes frères, vous qui êtes sans joie aujourd'hui, mais qui souriez à tous les lendemains, et voyez tous les lendemains vous sourire. Les chants ressemblent aux prières ; ils ne peuvent jaillir que d'une pure conscience, et à travers tous les autres bruits du monde ils montent au ciel.

L. A. Berthaud.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Goguettier. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.